

# RENCONTRE AVEC ANDRE CECCARELLI ANIMÉE PAR JEREMIE PENQUER

Il y a ceux qui l'admirent et guettent le moindre frémissement de ses baguettes dont le "drive" virtuose, autant aéré qu'aérien, l'a hissé au rang des meilleurs spécialistes américains. Il y a les autres qui, sans le savoir, ont rencontré la musique de ce magicien du rythme plus d'une fois dans leur vie... S'agissant d'André Ceccarelli, on pense toujours que les présentations ne sont plus nécessaires. Ce serait pourtant passer à côté de tout un pan de l'histoire des musiques qui ont pris racine au XXème siècle, à tel point que l'édition d'une anthologie "jazz, pop & soul" calquée sur son curriculum-vitae prendrait bien vite la forme d'un volumineux dictionnaire.

A 50 ans, dont 37 à jouer et déjouer tous les pièges de la batterie, ce niçois d'origine a, sans jamais se perdre, accompagné sur scène ou sur disque les plus grands, tous styles confondus : Stan Getz, Dexter Gordon, Chick Corea, les frères Brecker, Martial Solal, Michel Portal, Didier Lockwood, Dee Dee Bridgewater, mais aussi - en très recherché stakhanoviste des séances de studio - Tina Turner, Michel Jonasz, Michel Legrand, Sylvie Vartan, Francis Lai, Henri Salvador, Claude Nougaro... pour n'en citer dans le désordre que les plus célèbres !

Comme une exception au principe qui sous-entendrait que les batteurs leaders n'existent pas, André Ceccarelli est en train d'enchaîner les excellents projets et les grands disques. Après les chefs-d'œuvre des Beatles, il propose une relecture énergique, à la fois respectueuse et libre comme le jazz, de la comédie musicale de Robert Wise et Léonard Bernstein "West Side Story". Révélant une fois encore un "gang" de formidables instrumentistes, une création "son et lumières" avec danseurs qui apparaît sans nul doute comme la réalisation la plus ambitieuse de son extraordinaire carrière.

**André CECCARELLI** : Je tiens tout d'abord à remercier Claude Nougaro publiquement de nous avoir invités. Alors Claude, j'en parlerai moins bien que mes collègues prédécesseurs qui ont parlé, je voulais dire Bernard Lubat et Richard Galliano qui le connaissent mieux que moi et ont travaillé tellement longtemps avec lui. Quand je dis travailler, c'est un mot, c'est plutôt s'amuser, parce que c'est un vrai régal d'accompagner Claude Nougaro. Personnellement, c'est un maître et j'ai eu la chance de l'accompagner quelques mois.

**Jérémy PENQUER** : Quand a eu lieu votre première rencontre ?

**André CECCARELLI** : C'était il y a très longtemps.

**Jérémy PENQUER** : Bien avant de jouer avec lui ?

**André CECCARELLI** : Oh, oui, oui ! J'avais participé à des séances d'enregistrements et depuis que j'écoute de la musique et que je suis conscient que j'aime ça, j'écoute Claude Nougaro. Ce n'est pas pour dire que ... C'est difficile de parler de Claude Nougaro. Je l'aime tellement, tout le monde l'aime. Je l'apprécie pour tout. Lorsqu'il parle à la radio, lorsqu'il fait un concert sur Paris, lorsqu'il est à la télévision. On se régale de ses paroles, de sa justesse d'analyse, sur un peu tout. Évidemment sur la musique, sur la poésie. Je ne sais pas, c'est comme si on devait parler de musique finalement ! Souvent on dit " mais alors, la musique ? ". Mais la musique, on n'en parle pas. Quand on en parle, c'est qu'on veut absolument expliquer qu'il se passe quelque chose. Mais chacun à l'intérieur de nous récupère ce qu'il a envie de récupérer, selon son humeur ou son degré de connaissance...

Parler de la musique, c'est très difficile. Alors on peut parler de projet, de ce qu'on a fait, de ce qu'on va faire. Mais parler de musique, comme parler de Claude Nougaro, c'est très difficile parce que Claude Nougaro, c'est tout. No comment, il est trop fort !

**Jérémy PENQUER** : Vous avez fait beaucoup de séances de studios avec lui, dans des styles très variés. Une séance de studio avec Claude Nougaro, ça n'a rien à voir avec n'importe quelle autre séance de studio avec n'importe quel autre chanteur ?

C'est ce que vous disiez, il y a une différence entre travail, devoir ou plaisir de jouer avec l'autre.

**André CECCARELLI** : Déjà, c'est une question de goût, parce que la musique est toujours composée avec goût, et les textes, n'en parlons pas ! Porté par la reconnaissance, l'estime que j'avais à participer à un de ses albums, je ne pouvais y aller qu'heureux. C'est vrai que pour d'autres chanteurs, on a pu me dire souvent : « Non, écoute ! Il ne faut pas que tu fasses cette tête-là parce que la personne qui vient enregistrer son disque aujourd'hui, elle attend ça depuis dix ans et toi, tu fais la gueule ! ».

**Jérémie PENQUER** : Comment vous choisissiez à l'époque ? On vous proposait, vous y alliez ?

**André CECCARELLI** : Oui, oui. Les gens téléphonaient. J'avais un emploi du temps avec un carnet : « je suis libre, je ne suis pas libre »... Du gré à gré. Ça a très bien marché pendant des années. Mais bon, ce n'est pas ce que je voulais faire. J'ai été jusqu'à me rendre malade avec toute cette histoire. Malgré tout, ça m'a permis d'apprendre beaucoup de choses, de connaître beaucoup de gens, des gens que j'estime, des gens qui m'ont moins intéressé... Au niveau de la musique bien entendu, parce que bien souvent ce n'est qu'une question artistique. Il n'y a rien de personnel avec les gens qui décident de faire tel ou tel style, pour telle ou telle raison. Le fait est qu'il y a des familles de musiciens dans la profession, et non pas dans le métier, avec qui on s'entend bien, avec qui on prend du plaisir à être là, avec qui on est sûr d'apprendre quelque chose. Et finalement, c'est ce qui nous fait courir dans la profession que nous faisons, au-delà des paillettes. Il y a des moments fantastiques, des moments très difficiles, des moments de doute, ça on n'en parle même pas. Il y a les moments où on a envie d'arrêter et les moments où on se dit que tout est là... Ces quelques secondes à jouer avec telle ou telle personne, à tel moment, à tel endroit, et avoir l'impression de jouer la même chose au même moment. Même si ça ne dure pas plus de dix secondes, on est récompensé, quoi ! On est content et on recommence. Effectivement, il y a des familles de musiciens avec qui l'entente est meilleure.

**Jérémie PENQUER** : A cette époque, vous étiez donc « batteur de studio ». Vous saviez déjà que vous vouliez faire autre chose ?

**André CECCARELLI** : Oui ! Mon déclic, c'est quand j'étais tout gosse avec mon père, parce que mon père jouait de la batterie. Quand je le voyais jouer de la batterie, tout à coup, par mimétisme, je me disais " ah, c'est ça, j'aime bien ça ". Mais ce n'est pas vraiment mon père qui m'a élevé, parce qu'il était toujours parti avec ma mère, pour vivre de la musique. Ce sont mes grands-parents qui m'ont élevé et eux n'étaient pas du tout branchés artistique. Après mon certificat d'étude, je faisais le mécanicien dans un garage. Mon père, ça l'a déprimé terriblement parce que j'étais pas un type doué pour la mécanique.

**Jérémie PENQUER** : Lui vivait de la musique ?

**André CECCARELLI** : Ah, oui, il vivait de la musique. Alors mon frère joue de la batterie, mon fils joue aussi de la batterie, donc évidemment souvent on dit " mais vous, c'est normal, les chiens ne font pas des chats "... Mais ce n'est pas du tout une conséquence génétique, c'est surtout le mimétisme. Je préfère dire ça. Si on y arrive tant mieux, si on n'y arrive pas tant pis. Le père a tout à voir et rien à voir, parce que les parents nous mettent sur la voie de la passion et après c'est à nous de faire le truc. Et puis chacun des Ceccarelli joue différemment.

**Jérémie PENQUER** : Alors vous êtes dans ce garage et le déclic vient quand ?

**André CECCARELLI** : Le déclic vient surtout à l'écoute des disques. Le disque était encore un objet magique. J'écoutais Count Basie, Franck Sinatra (je suis un incondicional du Franck Sinatra de cette époque-là), Ella Fitzgerald, Nat King Cole,

Buddy Rich... Après j'ai fait du twist, du rock n roll, de la variété, tout ce que je ne voulais pas faire - comme je l'ai dit tout à l'heure - mais qui m'ont quand même appris des choses et fait connaître des gens que j'ai rencontrés par le travail et que j'ai adorés. J'ai rencontré des gens fantastiques, même s'ils n'étaient pas de la même famille musicale. Enfin, on dit toujours que la musique est une grande famille... Alors le déclic : un jour j'ai été très malade et j'ai décidé de ne jouer que la musique qui m'intéressait au premier chef. C'était la musique improvisée et le jazz. C'était il n'y a pas si longtemps.

**Jérémie PENQUER** : Vous êtes maintenant ce que souvent, dans la presse spécialisée, on appelle le type même du batteur-leader. Vous montez beaucoup de projets. Vous êtes ce qu'on peut appeler un grand découvreur de talents, un peu à la manière d'Art Blakey et de ses fameux Jazz Messengers aux Etats-Unis.

**André CECCARELLI** : Je ne me suis pas du tout inspiré de cette école. Il est vrai que, comme j'ai la chance de beaucoup jouer, je rencontre beaucoup de gens. Il y a des jeunes musiciens qui sont tellement épatants qu'on rêve de jouer avec eux. Je ne veux pas être la finalité. Je veux être une continuité, je veux continuer à jouer avec des gens qui m'apportent. Ça ne veut pas dire que les gens de mon âge ne m'apportent pas, mais ils font leur groupe... C'est très excitant de jouer avec des jeunes qui vous apprennent. Quand je suis avec eux, j'ai l'impression d'être comme eux. Mais j'ai souvent vingt-cinq ans de plus qu'eux et quelques fois plus. Ils m'apportent beaucoup et quelque part, j'espère que je leur apporte aussi. Je suis leader, mais pas un leader despotique. Lorsqu'on est sur scène, on est tous leaders. C'est le B.A.BA de la machine du jazz. Dans ma musique, il n'y a pas un chorus de batterie par morceau, ou encore la batterie devant et les autres derrière.

**Jérémie PENQUER** : En tout cas, vous imposez votre griffe par le choix des musiciens. Mais vous les trouvez où, tous ces jeunes ? Vous jouez beaucoup trop souvent, j'imagine, pour trouver le temps d'aller les découvrir sur scène.

**André CECCARELLI** : J'en entends beaucoup en jouant dans les festivals. Et je prends tout de même le temps de sortir quelques fois à Paris et en Europe. À Paris, on a vraiment une jeune génération de musiciens absolument hallucinante, qui est la plus constructive, la plus novatrice dans la musique improvisée, mélangée, métissée, qui digère tous les styles de musiques et qui fait un jazz à elle. Je dois dire qu'en France et en Europe, ces dix dernières années, c'est hallucinant.

**Jérémie PENQUER** : Vous trouvez que le niveau est incroyable ?

**André CECCARELLI** : Un niveau hallucinant. Et ce n'est pas la musique que nous jouons. Bon, ce soir, c'est le répertoire de West Side Story, une musique dite de jazz, que je mets à l'honneur en quintet. Vous allez entendre le pianiste Antonio Farao. Je l'ai connu en Italie mais la seule chose qui compte, c'est que quand on écoute Antonio Farao, on reste scotché !

**Jérémie PENQUER** : Il vient de gagner le concours Martial Solal...

**André CECCARELLI** : ... Qui n'est pas une mince affaire. C'est un concours international, avec plus de cinq cents inscrits. Dans le quintet, ce soir, il y a aussi Rémi Vignolo à la contrebasse...

**Jérémie PENQUER** : Qui était déjà là hier avec Richard Galliano.

**André CECCARELLI** : Un ami de longue date...

**Jérémie PENQUER** : Richard Galliano, Dee Dee Bridgewater... Vous avez vraiment une famille de musiciens fidèle ! Autre membre de cette famille, Bireli Lagrène, qui lui aussi s'est produit hier et qui vous salue. Il m'a dit : « salue le, mais publiquement, que ça se sache que je l'aime » !

**André CECCARELLI** : C'est notre famille à nous, notre famille parisienne, parce qu'on est tous des immigrés. Il y a deux ans, je jouais avec un contrebassiste absolument fantastique, qui s'appelle Thomas Bramerie, qui est allé s'établir aux Etats-Unis - le rêve américain, tout le monde l'a eu ! La même chose pour le pianiste Jean-Michel Pilc... Ce sont respectivement Rémi Vignolo et Antonio Faraò qui les ont remplacés. Au final, dans le quintet aujourd'hui, il y a beaucoup de noms qui sonnent italiens. Ce n'est pas fait exprès. Ce n'est pas fait non plus pour me déplaire. Mais je n'oublie pas Sylvain Bœuf (dont le nom ne sonne pas italien) qui est saxophoniste.

**Jérémy PENQUER** : Sur votre disque, on trouve aussi un certain Bernard Arcadio.

**André CECCARELLI** : Bernard est remplacé ce soir parce qu'il est parti hier au Japon pour une longue tournée.

**Jérémy PENQUER** : Bernard a un rôle très important par rapport aux autres musiciens dans la création de « votre » West Side Story.

**André CECCARELLI** : Il chante, oui.

**Jérémy PENQUER** : Non seulement il chante, mais il participe aux arrangements. Mais qui est Bernard Arcadio ?

**André CECCARELLI** : Bernard Arcadio ? C'est un jeune homme que j'ai connu à Nice dans les années soixante et qui a fait une carrière américaine. Il est parti à Las Vegas et est resté une quinzaine d'années là-bas. Puis il est revenu en France, il y a vingt ans, et depuis on ne se quitte plus. C'est-à-dire qu'on a plaisir à être ensemble et on a plaisir à travailler ensemble. C'est pour ça que je l'intègre toujours dans mes projets même s'il ne joue pas. On fait des arrangements ensemble, on réfléchit ensemble, on produit le disque ensemble. Et puis vice-versa, là, je viens d'écrire une musique de film et je suis allé travailler chez lui après pour réorganiser tout ça. C'est mon alter ego. Il ne sera pas là ce soir mais il est remplacé par Franck Sitbon, fantastique chanteur et pianiste, comme Bernard. Frank sera d'ailleurs un peu brimé parce qu'il ne chante que deux chansons et joue un peu de claviers, mais tout le reste du répertoire est en quartet.

**Jérémy PENQUER** : Comment est née l'envie de jouer la plus célèbre œuvre de Bernstein ?

**André CECCARELLI** : C'est un projet que j'avais depuis bien longtemps, depuis cinq ans exactement. Nous devions l'enregistrer avec le trio (le trio Ceccarelli/Jafet/Eliez) ne l'a jamais fait. Quand j'ai changé de maison de disques, au moment de proposer un projet, j'ai dit : « Pourquoi pas West Side Story ? ». Et tout le monde m'a dit : « Ah, O.K. ! ». Et là je me suis retrouvé bloqué, au pied du mur, parce que c'est vrai que pour des gens qui font du jazz, jouer West Side Story peut paraître opportuniste, d'autant que, avec le trio, j'avais déjà enregistré un disque sur les Beatles.

**Jérémy PENQUER** : C'est très mal vu, c'est vrai, dans le monde de jazz, dès qu'on s'attaque à ce type de répertoire.

**André CECCARELLI** : Bon, ce n'est pas très bien vu et en même temps c'est un peu bête, parce que la seule chose à considérer c'est que ce ne sont que des standards qu'on ne fait que réorganiser. D'ailleurs, pour West Side Story, on a tout changé en respectant les mélodies, mais elles sont quelque peu bousculées. J'avais de toute manière cette idée de monter le spectacle parce que les années soixante, mon adolescence, le film...

**Jérémy PENQUER** : Vous êtes un grand fan du film ?

**André CECCARELLI** : Oui, comme tous les jeunes qui avaient mon âge.

**Jérémy PENQUER** : Dans l'histoire du jazz, est-ce qu'il y a déjà des exemples, des précédents d'adaptation de West Side Story ?

**André CECCARELLI** : Oui, mais peu d'exemples où l'intégrale a été enregistrée. Tous les jazzmen et tous les grands chanteurs ont enregistré *Maria* et un ou deux autres titres célèbres, sans s'intéresser aux autres chansons pourtant formidables de cette comédie musicale.

**Jérémie PENQUER** : Alors justement, au départ, dans le projet, quelles intentions vous aviez dans la façon d'aborder le répertoire ? Vous avez toujours su où vous alliez aller ou bien vous re-regardez le film, réécoutez le disque encore et toujours ?

**André CECCARELLI** : Surtout ne pas regarder le film. Non. J'ai acheté le disque et puis on a choisi les thèmes. Chacun a dit : « Bon, moi je prends celui-là et celui-là », et, sur un an de temps, on a fait des arrangements instrumentaux qu'on a répétés en groupe régulièrement. L'idée d'interpréter deux chansons est venue plus tard, quand j'ai estimé qu'il serait bien que Bernard Arcadio vienne poser sa voix. C'est venu naturellement et, au final, on s'amuse beaucoup à jouer ça. Sans aucune concession musicale.

**Jérémie PENQUER** : C'est un disque de jazz pur, si tant est que ça veut dire quelque chose ?

**André CECCARELLI** : Les puristes ne l'entendent pas de cette oreille, mais bon, les puristes, on s'en fout pas mal ! Ça ne veut rien dire " puriste ". On ne fait que réarranger la musique. On change les harmonies, le tempo, la mesure, ou, à l'inverse, on ne change presque rien : on en fait plus ou moins, mais c'est au même titre que, tous les ans, il y a deux ou trois *Cyrano de Bergerac* qui se montent au théâtre, ou deux ou trois *Zorro* qui sortent par-ci, par-là... Bref, tous les remakes du cinéma américain. On s'amuse à faire des remakes américains nous aussi. Mais ça n'est qu'un instant dans une vie de musicien.

**Jérémie PENQUER** : On lit dans votre dossier de presse que c'est la réalisation la plus ambitieuse de votre carrière. Vous le voyez comme ça ?

**André CECCARELLI** : Je ne dirais pas ambitieuse, je dirais gonflée parce qu'on s'expose, évidemment. En plus, sur le disque, j'ai ajouté des samples d'ambiance urbaine que j'ai recueillis en personne à New York ou au Brésil. Sur scène, j'ai ajouté des danseurs à certains moments du spectacle... Mais c'est Léonard Bernstein le nom qui fait peur. C'est comme si demain, je disais que je veux faire un disque de jazz avec « Autant en emporte le vent ». Alors ça choque. Mais finalement la musique reste de la musique et c'est ce qui est essentiel.